

A PROPOS DU GROUPE INTERNE, DU GROUPE, DU SUJET, DU LIEN ET DU PORTE-VOIX CHEZ PICHON-RIVIÈRE

RENÉ KAËS

Ces notions au moins sont communes à Pichon-Rivière et à mes propres recherches. L'intérêt de les mettre en relation est pour une part lié à ce qu'elles ont été développées dans des contextes différents et selon des démarches distinctes. Nous avons œuvré indépendamment l'un de l'autre et, dans nos démarches respectives, nous avons éprouvé le besoin de former ou de retenir ces notions, parce qu'elles nous sont apparues à l'un et à l'autre indispensables à l'intelligibilité des processus et des formations psychiques dont nous tentions de rendre compte. J'ai déjà signalé que j'ai eu connaissance de certains textes de Pichon-Rivière en 1980, grâce à Ana de Quiroga qui me les offrit au Congrès international de psychothérapie de groupe de Copenhague¹. En les dédiant au « continuateur de la pensée de Pichon-Rivière », elle pensait à mes travaux sur les groupes. C'est à cette occasion que l'année suivante, je me mis à apprendre l'espagnol, pour lire Pichon, comme le nomment ses proches.

Je dois dire que je pris mon temps, le temps de comprendre ce qui m'arrivait avec cette pensée réputée proche, non connue de moi, et révélée dans cette affiliation putative. Comment pouvais-je me situer comme continuateur d'une pensée dans laquelle je n'avais pas été formé ? Comment repenser sa propre pensée lorsqu'il vous est offert de relayer celle d'un autre, que vous découvrez dans le temps même que vous en êtes constitué comme l'héritier, à l'insu de chacun des

protagonistes ? C'est là une expérience assez forte, gratifiante, mais tout de même étrangement inquiétante, à la mesure des enjeux œdipiens qu'elle réveille.

Je faisais progressivement connaissance avec la pensée de Pichon-Rivière. J'en admirais l'agilité dialectique, l'érudition et la puissance novatrice. Toutefois, une impression s'ébauchait que les lectures plus récentes pour préparer ce numéro ont précisée : j'avais affaire à de multiples Pichon. Je rencontrais ainsi le psychiatre génial qui inventait la psychiatrie sociale et renouvelait la compréhension de l'épilepsie et de la psychose, le clinicien sans doute exceptionnel que révélaient les textes transcrits de ses séminaires et les témoignages de ses disciples et de ses collègues, le familier des créateurs et des chemins souvent fous de la création, le théoricien du lien, du sujet, des groupes. Entre ces Pichon, je pouvais saisir des parcours nécessaires, mais je comprenais plus difficilement des ruptures de tons, de références, de styles. Le Pichon que je lis dans les écrits des dernières années, plus enclin à recourir aux concepts de la psychologie sociale systémique et aux catégories du matérialisme dialectique, quel rapport avait-il avec celui qui avait travaillé avec les concepts de la psychanalyse ? Seuls des contemporains de Pichon pourraient m'aider à préciser cette impression.

Je rencontrais aussi une sorte de double, qui utilisait des notions que, croyant innover, j'avais forgées de mon côté, mais un double qui ne coïncidait pas tout à fait avec mon univers mental, et sur certains points me donnait l'impression que j'étais en phase opposée de la sienne. J'étais parti de la psychologie sociale pour aller vers la psychanalyse, il avait effectué un trajet inverse. Ces décalages m'interrogeaient : j'étais surtout frappé et intéressé par l'émergence même de ces quelques notions que nous avons en commun et qui me semblaient semblables et différentes, comme si elles attestaient d'une nécessité interne à chacune de nos recherches, et je considérais cette concomitance comme une sorte de validation des problématiques que nous avons mises en place, sinon des concepts par lesquels nous tentions de les penser. Cette sorte de convergence n'aurait-elle pas une valeur probatoire d'autant plus grande que l'on aura mieux fait ressortir les différences ou les divergences qui opposent ces démarches ? J'étais donc tout aussi attentif à nos différences, avec l'idée que la proximité de certaines notions n'indiquait pas forcément qu'elles étaient superposables ou convergentes. Ce qui continuait à être posé, ce en quoi je pouvais me reconnaître sinon comme un continuateur, du moins comme un interlocuteur de la pensée de Pichon, c'est l'insistance des questions sur l'intersubjectivité comme processus de formation du sujet, et le désir d'y trouver une réponse.

Je vais essayer de dire en quoi les questions et les réponses proposées par Pichon-Rivière et celles que j'ai élaborées travaillent dans des dispositifs théoriques différents.

LES GROUPES INTERNES

L'accès à cette notion se fait, pour Pichon-Rivière, par la psychopathologie : le traitement des patients psychotiques lui impose l'évidence de « l'existence d'objets internes, de multiples " imagos " qui s'articulent dans un monde construit selon un processus progressif d'intériorisation »². Ce monde interne, pour lui comme pour moi, a la configuration d'une scène, mais pour Pichon-Rivière c'est sur cette scène qu'il est « possible de reconnaître le fait dynamique de l'intériorisation des objets et de leurs rapports »³.

Ce que Pichon appelle monde interne ou groupe interne est la reconstitution de la trame relationnelle, du système de rapports intersubjectifs et sociaux *dont émerge le sujet* : il décrit ainsi « les relations intrasubjectives, ou structures de liens intériorisés et articulés dans un monde interne »⁴. Elles sont produites par un processus d'intériorisation à travers le passage fantasmatique d'un système de rapports extérieurs (intersubjectifs et sociaux) à une interrelation « *intrasystémique* ». Les groupes internes sont des modèles internes qui orientent l'action vers les autres dans les rapports intersubjectifs : sur ce point, je me sens proche de lui, mais je m'en distingue par la proposition que les groupes internes sont aussi des *organisateurs des actions intrapsychiques*.

Une telle conception des groupes internes est fortement tributaire d'une problématique psychosociale. Pour Pichon-Rivière, l'intrapsychique est en définitive un effet psychosocial. Il lui vient de dire comment « le groupe constitue [donc] le champ opérationnel privilégié de cette discipline [la psychologie sociale] », et il précise ce qui importe ici à notre propos, que cette propriété lui vient « du fait qu'il permet la recherche du jeu entre le psychosocial [groupe interne] et le sociodynamique [groupe externe] »⁵. Mais il écrit aussi, quelques lignes plus loin : « En tant que discipline recherchant l'interaction sous ces deux aspects, intersubjectif [groupe externe] et intrasubjectif [groupe interne], la psychologie sociale [...] ». C'est que, pour Pichon-Rivière, le champ du *psychosocial* est aussi, dans certaines définitions, celui de l'intrapsychique, et que l'un et l'autre sont opposés et articulés au champ du sociodynamique (groupes externes relevant de l'intersubjectif).

Les références de Pichon à la psychosociologie de Lewin, à celle de G.H. Mead, à la *Critique de la raison dialectique* de Sartre, au marxisme d'Henri Lefèbvre, semblent avoir prévalu sur l'invention d'une problématique fondée sur les propositions fondamentales de la psychanalyse. J'éprouve toutefois une difficulté à me représenter si cette prévalence a reposé pour lui sur une véritable critique de la psychanalyse — à ma connaissance, il ne l'a pas entreprise⁶ — ou sur des choix et des postulats idéologiques personnels qui lui semblaient davantage propres à ouvrir l'espace d'une action thérapeutique en met-

tant en chantier toute la question des rapports du social, de l'intersubjectivité et de l'espace intrapsychique⁷. Il est vrai que de nombreux psychiatres en Europe, en France notamment, ont fait coexister l'hypothèse de la psychanalyse avec les principes issus d'autres univers de pensée : le courant de la psychothérapie institutionnelle notamment.

L'accès à la notion de groupe interne se fera pour moi par une voie différente de celle qu'emprunta Pichon-Rivière : par l'étude (1965-1968) des représentations du groupe comme *objet*, au sens que venait de donner à cette problématique J.B. Pontalis. J'ai mené mes recherches en deux temps : sur les représentations du groupe dont j'ai cherché à découvrir les *organisateurs inconscients et culturels* ; j'ai décrit les premiers comme des « groupes du dedans » organisés selon des lois de composition qui obéissaient dans l'espace intrapsychique aux processus primaires de l'association et de la permutation. Dans un second temps (1968-1968), j'ai commencé à étudier les effets de la groupalité psychique dans l'organisation des processus de groupe, et à mettre au point le modèle de l'appareil psychique groupal, en distinguant deux modalités principales (isomorphique et homomorphique) d'appareillage. J'ai donc élargi l'extension du concept jusqu'à tenir les groupes internes et la groupalité psychique pour des formations à partir desquelles la réalité psychique interne pouvait être articulée avec la réalité propre au groupe⁸.

Précisons ces concepts. De mon point de vue, le concept théorique de groupe interne peut décrire des formations et des processus intrapsychiques du point de vue où les relations entre les éléments qui les constituent sont ordonnées par une structure de groupe. Un groupe interne est une configuration de liens entre des pulsions et des objets, leurs représentations de mots ou de chose, entre des instances, des imagos ou des personnages. Dans de telles configurations de liens, le sujet lui-même se représente directement ou à travers ses délégués. Cet abord structural des groupes internes met l'accent sur le système des relations entre des éléments définis par leur valeur de position corrélatrice, réunis et ordonnés par une loi de composition : l'écart différentiel entre les éléments engendre la tension dynamique de la structure. Un tel système est doté de principes de transformation qui mobilisent divers mécanismes associés aux processus primaires : condensation, déplacement, permutation, négation, inversion, diffractation. Une propriété fonctionnelle des groupes internes est leur disposition scénarique et syntagmatique, disposition propre à dramatiser les placements des objets et leur déplacements, selon les enjeux de l'action psychique à réaliser, selon les nécessités de la dynamique et de l'économie psychiques.

Selon cette définition, la structure fondamentale des groupes internes définit aussi bien les fantasmes originaires que les systèmes de relation d'objet, le Moi, la structure des identifications, les complexes

et les imagos, y compris celle de la psyché, l'image du corps. Des groupes internes paradigmatiques, j'ai distingué le fantasme, pour la double raison que son approche structurale décrit parfaitement le concept de groupe interne, et parce que la relation d'objet prend sa consistance d'être rapportée à la fantasmagorie qui la soutient.

J'avais proposé, à la fin des années 60, la formule « l'inconscient structuré comme un groupe » : dès cette époque, il me paraissait nécessaire de penser la groupalité psychique dans son rapport avec l'Inconscient. La clinique, autant que la lecture des textes de Freud, m'a confirmé dans l'intérêt de transformer la formule en hypothèse de travail. D'une manière plus générale, ce sont les instances et les systèmes de l'appareil psychique qui sont à concevoir comme des groupes psychiques différenciés à l'intérieur desquels opèrent des dédoublements, des diffractions ou des condensations : ainsi les identifications multiples (ou multifaces) du Moi.

Autrement dit, les groupes internes sont soumis à l'ordre propre des formations et des processus psychiques, et ils y accomplissent des fonctions spécifiques. En proposant cette hypothèse, je soutiens un point de vue différent de celui de Pichon-Rivière sur le mode de formation ou de production des groupes internes et sur leurs fonctions. Pour ce qui me concerne, les groupes internes sont des formes de la groupalité psychique. Il ne sont pas le produit exclusif de l'intériorisation ou de l'internalisation des processus intersubjectifs ou sociaux : les formes de la groupalité psychique sont données par la structure de la matière psychique. Ce sont, pour une part, des structures intrapsychiques fondamentales, premières ou primordiales, déjà-là. Selon cette perspective, la groupalité psychique est une organisation et un fonctionnement spécifiques de la psyché, elle la caractérise d'emblée. Si je donne ainsi une consistance à la formation et à la logique endopsychique, je ne néglige pas les procès intersubjectifs de la formation et de la fonction de certains groupes internes. La thèse épigénétique a ici ma préférence, dans la mesure où elle accepte une efficacité de l'internalisation à la condition de structures préalables qui s'activent et s'auto-organisent dans le mouvement même où elles sont sollicitées. C'est dans ces conditions que les groupes internes m'apparaissent secondairement comme des acquisitions et des créations, par incorporation ou introjection des objets perdus et reconstruits.

J'ai précisé cette perspective dans mes deux derniers ouvrages⁹, en essayant de montrer que l'analyse des groupes internes est celle du processus associatif/dissociatif par lequel le sujet organise son activité psychique et la représente à lui-même et aux autres. Ces « autres » ne sont pas seulement des figurations ou des représentants des pulsions, des objets partiels, des représentations de chose et de mot, du sujet lui-même, dans leurs rapports, sous l'aspect où ils sont corrélatifs et cohérents dans l'espace psychique, sous l'aspect où ils

sont associés et dissociés, par le travail de l'inconscient ; ils sont aussi *des autres*, irréductibles à ce qu'ils représentent pour plus d'un autre. Ils constituent les termes des corrélations de subjectivité, selon l'heureuse formule de Benveniste.

Les groupes psychiques, la psychanalyse et l'Inconscient

Comment inscrire la conception des groupes internes dans la psychanalyse ? Ici encore ma démarche diffère de celle de Pichon. Pour concevoir la notion de groupes internes, je ne suis pas parti de la psychologie sociale. Pour des raisons qui tiennent pour une large part au contexte français et à la méfiance que suscite aujourd'hui encore dans les milieux psychanalytiques la recherche sur les groupes, le plus souvent dénoncée comme dérive vers la psychologie sociale, mais aussi pour des motifs personnels, j'ai eu le souci de confronter mes hypothèses avec les énoncés spéculatifs et cliniques de Freud, en ne privilégiant aucune partie de son œuvre, notamment celle dite de psychanalyse appliquée. C'est ainsi que, dans le débat épistémologique qu'ouvre l'approche psychanalytique du groupe, j'ai accordé une particulière attention aux formulations freudiennes concernant la représentation de la psyché comme groupe et comme activité de groupement/dégroupement. De l'*Esquisse* jusqu'à la fin de son œuvre — et notamment au moment de la construction de la seconde topique — le modèle du groupe, comme modèle de relations logiques et comme modèle anthropomorphique de relations intersubjectives, ne cessera de constituer pour Freud un des modèles les plus constants de l'appareil psychique. C'est à partir de ces recherches et de ce que m'apprenait la cure individuelle que j'ai pu soutenir que la groupalité psychique est une notion originaire de la psychanalyse.

Dans le mouvement de l'œuvre de Pichon-Rivière, comme dans la logique de mes propres recherches, la nécessité du concept de groupe interne se sera imposée pour rendre compte de la questionnante articulation entre l'intrapsychique et l'interpsychique, entre le subjectif et l'intersubjectif. Mais nos propositions respectives fonctionnent dans des problématiques distinctes et nos concepts produisent des effets de travail différents.

LIEN ET INTERSUBJECTIVITÉ

Dans la Préface de son livre *Le processus groupal. De la psychanalyse à la psychologie sociale*¹⁰, Pichon-Rivière précise que la recherche psychanalytique sur le monde interne l'a conduit à « élargir le concept de relation d'objet en proposant la notion de lien ». Il définit celui-ci « comme une structure complexe, qui comprend un sujet, un objet et leurs relations mutuelles avec des processus de communication et d'apprentissage ».

La question du lien est centrale dans l'œuvre de Pichon. Un ouvrage intitulé par ses disciples *Teoría del vínculo* [*Théorie du lien*], a été publié par les soins de Fernando Taragano en 1980. L'ouvrage rassemble des matériaux issus d'un cours sur la méthodologie de l'entretien, donné par Pichon-Rivière dans le cadre de l'APA, d'octobre 1956 à janvier 1957. Le recueil est composé de douze courts chapitres au cours desquels Pichon aborde, après des considérations générales sur le lien, la pathologie du lien, les relations entre lien, communication et apprentissage (spécialement dialectique de l'apprentissage), les différences entre liens rationnels et liens irrationnels, le lien comme champ d'interaction (unité dialectique d'interaction) et de conduite, les rapports entre lien et identification introjective et projective, lien et interprétation, le SCRO, le lien et la « théorie des trois D (déposant, dépositaire et déposé) », enfin le lien et la théorie psychanalytique.

Le point de départ de sa réflexion est ici encore les problèmes posés par le traitement de la folie dans le cadre de la psychiatrie sociale à laquelle il travaille à donner forme et outils conceptuels. Un grand nombre de ceux-ci sont empruntés à la psychosociologie de la communication et à la théorie des rôles. Une telle approche donne d'emblée le sujet non comme un être isolé, mais comme inclus dans un groupe, dont la base est la famille : la conceptualisation qui en résulte est donc, selon Pichon, essentiellement psychosociale, sociodynamique et institutionnelle, puisque le groupe familial est inséré dans le champ social qui lui confère sa signification. C'est ainsi que l'apparition de la psychose chez un membre de la famille est un « émergent » original qui exprime et prend en charge la maladie mentale de toute la famille : le délire que construit un membre de la famille doit donc se comprendre comme une tentative de résolution d'un conflit déterminé et, en même temps, comme une tentative de reconstruire non seulement son monde individuel mais principalement celui de son groupe familial et, secondairement, le social lui-même.

Tel est l'arrière-fond de son approche du lien, qu'il différencie de la relation d'objet. « Pourquoi utilisons-nous le terme de lien ? En réalité, nous sommes accoutumés à utiliser la notion de relation d'objet dans la théorie psychanalytique, mais la notion de lien est beaucoup plus concrète. La relation d'objet est une structure interne du lien. Un lien est, cependant, un type particulier de relation d'objet ; la relation d'objet est constituée par une structure qui fonctionne d'une manière déterminée. C'est une structure dynamique, en mouvement continu, qui fonctionne, actionnée et mue par des facteurs instinctuels, par des motivations psychologiques. La notion de relation d'objet est héritée, dirions-nous, de la psychologie atomistique. Le lien est une chose différente, qui inclut la conduite. Nous pouvons définir le lien comme une relation particulière avec un objet ; de cette relation particulière résulte une conduite plus ou moins fixe avec cet objet, la-

quelle forme un pattern, un modèle de conduite qui tend à se répéter automatiquement, tant dans la relation interne que dans la relation externe avec l'objet. Nous avons ainsi affaire à deux champs psychologiques dans le lien : un champ interne et un champ externe. Nous savons qu'il y a des objets externes et des objets internes. Il est possible d'établir un lien, une relation d'objet avec un objet interne et, tout autant, avec un objet externe. Nous pouvons dire que ce qui nous intéresse le plus du point de vue psychosocial est le lien externe, cependant que du point de vue de la psychiatrie et de la psychanalyse, celui qui nous intéresse le plus est le lien interne, c'est-à-dire la forme particulière que prend le moi à se lier avec l'image d'un objet localisé en lui [...] »¹¹.

Le concept de lien proposé par Pichon-Rivière est le résultat d'une autre sorte de détermination : il ne cache pas son projet d'effectuer la substitution de la structure de lien au concept d'instinct, la structure de lien étant alors entendue comme l'effet d'un proto-apprentissage, comme le véhicule des premières expériences sociales qui constituent le sujet lui-même, sur la négation du narcissisme primaire. Dans la préface à *Le processus groupal. De la psychanalyse à la psychologie sociale*, Pichon-Rivière a précisé que cette position signifiait une rupture avec la pensée psychanalytique « orthodoxe », et qu'il a ainsi pu surmonter un obstacle épistémologique important. Comme je l'ai déjà indiqué, une constante de sa théorie du lien est en effet de soutenir que c'est dans l'interaction que se produit l'intériorisation de la structure de relation : celle-ci devient intrasubjective sous l'effet de l'identification introjective et projective, mais Pichon la décrit aussi en termes interactionniste et communicationnel (émetteur-récepteur).

Le sort fait au pulsionnel dans le lien ne conduisait-il pas forcément Pichon à tracer un chemin qui va *de la psychanalyse à la psychologie sociale* ? Un tel chemin ne se propose-t-il pas d'emblée, dans tout projet, de traiter de l'intersubjectivité et du lien, si nous ne procédons pas à une critique des postulats épistémologiques qui les sous-tendent ?

Si j'ai suivi un chemin inverse de celui de Pichon, une question nous est commune : en proposant d'introduire une problématique du lien associée à celle de l'intersubjectivité, il importe de souligner d'emblée que ce ne sont pas là ni des problématiques ni des concepts premiers de la psychanalyse. Notre tâche est précisément de les constituer, selon moi, à partir de deux sources principales : celle de la clinique psychanalytique comparée de la cure individuelle et des dispositifs de groupe, celle de la critique de la théorie psychanalytique. La raison en est peut-être que la question du lien comme celle de l'intersubjectivité sont des questions paradoxales dans la psychanalyse : elles sont cliniquement indispensables, mais bien qu'elles affleurent constamment dans les modèles théoriques de l'appareil psy-

chique que proposent les deux topiques, elles n'ont pas été élaborées en objets de la pensée théorique. Il nous faut composer avec l'origine du concept dans la phénoménologie et dans la linguistique pragmatique. Le concept d'intersubjectivité a également un statut en psychologie sociale et en sociologie. En proposer la construction dans le champ psychanalytique implique certaines conditions, notamment celle de se dégager d'une série de malentendus entre les sens acquis par ces concepts. Le sens qui pourrait lui être acquis oblige à une construction qui maintienne ouverte au centre de la recherche la question de l'inconscient.

J'inscris la question du lien dans le cadre plus général d'une théorie psychanalytique de l'intersubjectivité. Le projet de constituer l'intersubjectivité comme objet théorique et comme dispositif méthodologique dans la psychanalyse ne peut faire l'économie d'une double métapsychologie : celle du sujet de l'inconscient en tant qu'il est « sujet du groupe », et celle des ensembles intersubjectifs en tant qu'ils forment et régissent une part spécifique de la réalité psychique. La mise en perspectives réciproques de ces deux espaces partiellement hétérogènes, dotés de logiques et de formations spécifiques, définit le champ d'une nouvelle clinique psychanalytique repérable aussi bien dans la pratique de la cure individuelle que dans la pratique du travail psychanalytique en situation de groupe.

Le champ théorique à constituer est organisé par la recherche des structures et des processus psychiques qui se constituent aux *points de nouages des formations de l'inconscient entre le sujet singulier et les ensembles intersubjectifs, par leurs écarts et les limites de leurs transformations*. La métapsychologie de ce champ requiert l'hypothèse d'une topique doublement déterminée, d'une économie mixte des investissements et des échanges, d'une dynamique interférente et, si nous admettons ce point de vue, d'une co-genèse (ou d'une co-épigénèse) de ces formations et de ces processus.

Comme Pichon-Rivière, j'inclus le concept de relation d'objet dans la définition du lien, et je maintiens aussi la distinction entre les objets internes et les objets externes. Mais je crois poser différemment les rapports entre ces termes, parce qu'ils sont ordonnés à des objectifs théoriques et pratiques différents des siens, comme l'ont déjà mis en évidence nos conceptions différentes des groupes internes.

La notion postfreudienne de relation d'objet a pris une importance croissante depuis 1930, et elle s'inscrit dans un mouvement d'idées plus large : l'organisme n'est plus considéré à l'état isolé, mais dans une interaction avec l'entourage. Ce point de vue avait été esquissé par Freud dès 1905, dans les *Trois essais*, au cœur de la théorie de la pulsion, et il avait été précisé dans les notes ajoutées par lui en 1915. L'objet est bien ce que vise la pulsion, mais il est tenu dans une relation de co-étayage avec les objets de la mère.

Les théories de la relation d'objet se distinguent les unes des autres par plusieurs traits. Les unes mettent l'accent sur l'objet plutôt que sur la relation, ou inversement. Les autres sur l'appréhension « plus ou moins » fantasmatique de l'objet ; elles accordent une détermination décisive soit au poids de l'environnement (Spitz, Balint, Róheim...) soit à la seule réalité psychique (M. Klein, J. Rivière...) et au statut purement fantasmatique des objets internes, soit au rôle structurant des relations d'objet mutuelles des sujets en interrelation (Bion, Winnicott...).

Ce point de vue a été plus particulièrement développé par A. Green, qui écrit : « Lorsque la théorie des relations d'objet commença à se développer, on fut d'abord porté à décrire les actions mutuelles (en termes de processus internes) du Moi et de l'objet. On ne prit pas assez garde que, dans l'expression relation d'objet, c'est le mot relation qui était le plus important. C'est-à-dire que notre intérêt aurait dû se porter sur ce qui est entre les termes que ces actions unissent ou entre les effets des diverses actions. Autrement dit, l'étude des relations est celle des liens plutôt que celle des termes unis par elles. C'est la nature du lien qui confère au matériel sa caractéristique proprement psychique, responsable du développement intellectuel » (1974, pp. 240-241).

Dans *Le groupe et le sujet du groupe*, j'ai souligné que le concept de relation d'objet permet un abord privilégié de la groupalité psychique¹² : il interroge d'emblée la relation du sujet avec ses objets internes, en tant qu'ils sont eux-mêmes dans une relation à d'autres objets. Ce système de relation définit une modalité d'existence du sujet qualifiable par ses investissements, ses représentations, sa conflictualité, ses identifications et ses mécanismes de défense vis-à-vis des objets qui le constituent. Le groupe, comme objet, est une figure remarquable de la relation d'objet, spécialement par les effets de forme et de structure qui s'agencent entre l'espace intrapsychique et l'espace intersubjectif.

Mais les théories de la relation d'objet ne sont pas des théories de l'intersubjectivité ; elles visent à décrire la relation d'objet du point de vue où elle est constituante du sujet (du Moi, du Self), mais non du point de vue où l'objet de la relation d'objet est le terme d'un processus d'échange psychique, c'est-à-dire qu'il est, comme sujet autre, un autre sujet qui insiste et résiste en tant qu'autre. « L'autre est autre », écrit E. Levinas.

Terme d'un échange veut dire : d'objets de désir, de figuration, de mécanismes de défense, l'un garantissant ceux de l'autre pour garantir les siens propres. Ce terme implique une loi qui règle les rapports entre les sujets, rend possible la découverte de la vérité de leur histoire en tant qu'elle est lien. Ce sont ces modalités de la loi qui règlent les liens que j'ai commencé à explorer avec les alliances inconscientes.

Cette façon de concevoir le lien intersubjectif comme le lien entre des relations d'objet de sujets distincts permet d'articuler ce rapport. L'hypothèse que je propose d'explorer plus précisément est que, dans ce lien, il y a de l'inconscient. Corrélativement, il y a de l'inconscient qui soutient ce lien.

Ce qui différencie le lien de la relation d'objet c'est que, dans le lien, nous avons affaire à des sujets auxquels se pose d'une manière cruciale la question de faire un sort à l'autre dans la relation d'objet. Nous avons affaire à un ensemble de sujets liés entre eux dans l'écart ou la coïncidence quant à la relation d'objet propre à chacun. Lorsque je suis dans le lien intersubjectif, je me heurte à de l'autre, que je ne peux pas réduire à ma représentation toujours plus ou moins marquée d'imaginaire : l'objet de la relation d'objet ne coïncide pas exactement avec l'autre, en tant qu'il est un objet irréductible à l'objet de la relation d'objet.

La question du lien et de l'intersubjectivité ne se réduit assurément pas à prendre en considération la place et la fonction de l'Autre et des autres (plus d'un autre) dans l'espace intrapsychique. Cette question définit un champ spécifique de la réalité psychique, un champ dans lequel peuvent être repérés et décrits des processus et formations psychiques constitués par les rapports inconscients de plusieurs sujets de l'inconscient.

Pour préciser les différences d'orientation entre les problématiques de Pichon-Rivière et les miennes, je soulignerai seulement deux aires de recherche qui maintiennent le questionnement du côté de l'hypothèse de l'inconscient. Toutefois, il ne s'agit pas seulement de préoccupations théoriques : ces recherches ont des incidences cliniques importantes, dans la mesure où elles permettent de mieux définir des pratiques thérapeutiques, formatives ou spécifiquement psychanalytiques.

La notion de travail psychique de l'intersubjectivité : à partir de mes recherches sur le processus associatif et les fonctions (phoriques du porte-parole et du porte-symptôme), j'ai appelé travail de l'intersubjectivité l'exigence de travail psychique de l'Autre ou de plus-d'un-autre dans la psyché du sujet de l'inconscient. Cette proposition a pour corollaire que la constitution intersubjective du sujet impose à la psyché certaines exigences de travail psychique : elle imprime à la formation, aux systèmes, instances et processus de l'appareil psychique, et par conséquent à l'inconscient, des contenus et des modes de fonctionnement spécifiques. Le résultat du travail de l'intersubjectivité est double : il fait effet dans l'espace intrapsychique et dans la formation du lien intersubjectif, dont la réalité psychique et la consistance logique sont irréductibles à celles de ses éléments constituants.

La notion de travail psychique de l'intersubjectivité ne suppose pas seulement une détermination extra-individuelle dans la formation,

le fonctionnement de certains contenus de l'appareil psychique : elle concerne les conditions dans lesquelles le sujet de l'inconscient se constitue. Nous voici donc renvoyés à cette notion de sujet, sur laquelle Pichon-Rivière s'est lui aussi exprimé. Nous allons dire comment dans un instant.

Les alliances inconscientes (alliances, pactes et contrats) : ce n'est pas ici le lieu de préciser comment j'en suis venu à penser que les alliances inconscientes assurent des fonctions spécifiques dans l'espace intrapsychique et comment, en même temps, elles soutiennent la formation et les processus des liens intersubjectifs qui, à leur tour, confortent des formations et des processus intrapsychiques. J'ai dit des alliances inconscientes qu'elles ne se constituaient pas seulement pour maintenir inconscientes des représentations selon l'intérêt conjoint et mutuellement garanti de plusieurs sujets, scellant ainsi leur lien ; j'ai souligné que l'alliance elle-même demeurerait inconsciente autant que le lien qui s'y trouve fondé. Un des objectifs du travail psychanalytique dans les groupes est de délier par l'analyse ces alliances nécessairement produites pour et par le lien intersubjectif groupal.

La production de symptômes partagés a aussi cette fonction et cette finalité : assujettir chaque sujet à son symptôme en rapport avec la fonction qu'il accomplit dans et pour le lien. Le symptôme en reçoit un renforcement démultiplié. Les alliances inconscientes intersubjectives accomplissent en effet au plus haut degré la fonction de méconnaissance qui s'attache au symptôme. Si nous ne prenions en considération que la fonction économique et dynamique qu'accomplit le symptôme pour le sujet qui le produit en l'inscrivant dans son histoire singulière et sa structure propre, nous laisserions de côté sa valeur dans l'économie des liens intersubjectifs : nous ne pourrions pas évaluer les investissements qu'il reçoit de la part de ses sujets pour faire tenir ensemble le lien, à un prix qui rémunère le refoulement maintenu chez l'autre et en chacun dans le cadre de l'alliance.

Les propositions que je soutiens peuvent-elles se superposer avec celles de Pichon-Rivière ? Oui, si l'on s'en tient à la description des phénomènes du lien : en réalité, je pense que nos hypothèses explicatives sont différemment orientées. Les miennes visent à rendre intelligible, à partir de la question des alliances, la formation du sujet de l'inconscient. Comme Pichon, je pense que nous ne pouvons pas ne pas être dans l'intersubjectivité : c'est notre condition de sujet, nous nous y constituons. Ma question est de comprendre comment nous nous y constituons comme sujet de l'inconscient, dans le rapport à l'autre.

LE SUJET

La conception que Pichon-Rivière propose du sujet est essentiellement psychosociale : elle s'inscrit dans une problématique qui n'est pas fondamentalement celle de la psychanalyse, puisque l'inconscient qui fonderait et organiserait ce sujet n'est à aucun moment posé comme tel dans ses effets de subjectivité. « Sujet du besoin », comme le commente A. de Quiroga dans de nombreux textes, le sujet est essentiellement le résultat des tensions et des contradictions entre le besoin naissant des exigences matérielles de l'organisme et les qualités de l'environnement. « L'homme est un être de nécessités qui ne sont satisfaites que socialement, dans les relations qui le déterminent », écrit Pichon-Rivière en 1973.

La notion de besoin est centrale dans sa définition du sujet : le besoin est ressenti comme une tension interne qui développe un comportement de transformation visant la satisfaction. L'action transformatrice modifie le contexte de l'échange, elle est *apprentissage*. Les formulations proposées par Pichon en termes d'objets (internes et externes) ne modifient pas le schéma fondamental : le sujet est la résultante originale d'une relation d'interaction dialectique entre les objets externes et les objets internes. Le sujet est sujet de l'action, située entre l'assujettissement au besoin et le projet par lequel le monde extérieur va pouvoir être transformé : il est acteur.

A. de Quiroga confirme cette conception en écrivant que le « faire », la tâche, occupent une place fondatrice dans la conception pichonienne du sujet, et donc dans l'élaboration d'un critère de santé en termes d'adaptation active à la réalité. Elle cite ainsi Pichon (1970) : « Le sujet est sain dans la mesure où il appréhende la réalité dans une perspective d'intégration, dans la mesure où il est capable de transformer cette réalité tout en se transformant lui-même [...]. Le sujet est activement adapté dans la mesure où il entretient non pas des relations rigides, passives, stéréotypées, mais un interjeu dialectique avec le milieu. La santé mentale est l'apprentissage de la réalité, une relation qui synthétise et globalise la résolution des contradictions survenant dans la relation sujet-monde ».

La réalité dont il s'agit n'est pas ici la réalité psychique, telle que l'organisent le désir et le fantasme inconscients, mais le monde des réseaux relationnels objectifs « dont le sujet émerge » et dans lesquels il déploie son expérience et ses comportements. On dira encore que le sujet est interaction et synthèse active de la multiplicité des liens et des rapports dont il est un « émergent »¹³.

En définitive, la substance qui définit le sujet est donnée par l'interpénétration, dans l'expérience d'une relation à un autre, de deux paires contradictoires : le couple besoin/satisfaction et le couple sujet/contexte social du lien. Nous retrouvons ici naturellement la notion centrale de lien que Pichon (et sans doute plus encore A. de

Quiroga) oppose de manière polémique à toute conception qui privilégierait l'instinctualité et l'innéisme.

L'hypothèse de base sur laquelle j'ai engagé mes recherches sur la question du sujet est que la psychanalyse freudienne est en mesure de soutenir une conception intersubjective du sujet de l'inconscient. J'ai tenté de mettre en relief dans l'œuvre de Freud, et notamment dans ce qu'il appelle sa « psychologie sociale »¹⁴, les prémisses d'une conception intersubjective du sujet de l'inconscient. La psychanalyse requiert l'intersubjectivité comme une condition constitutive de la vie psychique humaine ; cette conception ne peut être opposée à l'exigence qu'elle s'est initialement assignée de traiter la vie psychique du sujet considéré dans sa singularité à partir de ses seules déterminations internes. Le sujet auquel elle a affaire n'est pas le sujet social, mais le sujet de l'inconscient. Toutefois — et c'est l'insistance de ma recherche depuis de nombreuses années — nous devons intégrer dans le champ de la psychanalyse toutes les conséquences théorico-méthodologiques qui dérivent de la prise en considération de *l'exigence de travail psychique qu'impose à la psyché, et spécialement aux formations et aux processus de l'inconscient, la dimension intersubjective de l'objet*. C'est précisément cette prise en considération qui m'a conduit à proposer le concept de sujet du groupe.

La notion de sujet du groupe m'est apparue nécessaire pour qualifier certaines dimensions du sujet de l'inconscient. Je pense que le sujet du groupe se constitue comme sujet de l'inconscient selon deux déterminations convergentes : la première tient à son assujettissement à l'ensemble (famille, groupes, institution, masse...). Des formations de l'inconscient se transmettent par la chaîne des générations et des contemporains ; une partie de la fonction refoulante prend appui et structure (névrotique ou psychotique) sur certaines modalités de la transmission psychique, par exemple selon les modalités fixées par les alliances, pactes et contrats inconscients ; le processus d'encrytage, la formation du Surmoi et des fonctions de l'Idéal suivent également cette détermination intersubjective.

La seconde est tributaire du fonctionnement propre à l'inconscient dans l'espace intrapsychique ; il s'appuie sur les groupes internes. J'ai déjà souligné que ceux-ci ne tiennent pas seulement leur formation et leur fonction de l'incorporation ou de l'introjection des objets et des processus constitués dans les liens inter et transsubjectifs, et que l'identification et l'étayage soumettent à un travail de transformation dans l'appareil psychique. Leur formation résulte aussi des propriétés immédiatement groupales de pensées refoulées qui, en tant qu'elles sont séparées du conscient et groupées entre elles dans l'inconscient, exercent une attraction sur les éléments isolés qui se détachent du système Pcs-Cs.

Le sujet du groupe se constitue comme sujet de l'inconscient selon ces deux déterminations : les unes tiennent à son ouverture du

côté de l'exigence de l'objet, génératrice de discontinuité, et les autres à l'exigence narcissique, génératrice de continuité.

Le sujet du groupe est un sujet structurellement divisé entre sa réalisation en tant qu'individu et son statut de maillon, bénéficiaire, serviteur et héritier d'une chaîne intersubjective à laquelle il est assujéti. Cette division redouble, confirme ou remanie la division du sujet de l'inconscient : elles s'appareillent l'une l'autre. L'hypothèse de la groupalité psychique ajoute encore des particularités à la situation conflictuelle du sujet *singulier-pluriel*. Le sujet singulier-pluriel est simultanément multiple et un, il consiste dans l'assemblage conflictuel de ses objets, de ses pulsions et de leurs représentants, il se dissout dans l'indifférenciation d'un « on » anonyme et désobjectivé, ou bien alors il acquiert la capacité de pouvoir se penser comme *je* en s'en séparant. Le sujet se constitue dans la négociation de ces hiatus, dans les compromis qu'il est capable de créer.

Le concept de sujet du groupe définit une aire, une dynamique et une économie de la conflictualité psychique dans laquelle s'inscrivent toutes les composantes du conflit et de la division propres au sujet de l'inconscient. Si la conflictualité qui le divise et lui fait rechercher des compromis est pour une part inscrite dans l'intersubjectivité et dans les enjeux des alliances inconscientes, c'est aussi toujours *pour des enjeux qui lui sont propres* que le sujet de l'inconscient, identiquement sujet du groupe et sujet de la groupalité psychique, est en conflit, en division, en clivage ou en compromis : entre les exigences que lui impose le mouvement qui le pousse à être à lui-même sa propre fin, et celles qui dérivent de sa structure et de sa fonction de membre d'une chaîne intersubjective, dont il est conjointement le serviteur, la maillon de transmission, l'héritier et l'acteur.

Selon cette perspective, j'ai supposé que le refoulement et le déni commandés par les exigences intrapsychiques s'étaient sur les exigences de refoulement, de répression et de déni qu'imposent les alliances, les pactes et les contrats inconscientes inhérents à l'intersubjectivité. Par là, et selon des modalités distinctes, ces alliances participent à la *fonction* refoulante et à la structuration de l'inconscient¹⁵. L'orientation générale serait de tenter de définir la présence et la fonction de l'autre, ou plus exactement de plus-d'un-autre dans la formation du sujet.

LE PORTE-VOIX ET LE PORTE-PAROLE

Une autre notion nous est commune : celle que Pichon nomme porte-voix (en espagnol *portavoz*) et ce que je désigne par le concept de porte-parole. Si nous tentons l'un et l'autre de décrire un phénomène spécifique du processus et de l'organisation groupale, nous l'abordons ici encore avec des problématiques différentes.

Pour Pichon-Rivière, la notion de porte-voix est historiquement et conceptuellement liée à son travail sur le groupe familial et à sa conception de la maladie mentale. La transcription littérale d'un cours donné en 1970 à l'École de psychologie sociale nous apporte sur sa conception les éléments les plus précis¹⁶ : « Le porte-voix est celui qui, dans le groupe, à un certain moment, dit quelque chose, énonce quelque chose, et ce quelque chose est le signe d'un processus groupal qui, jusqu'à ce moment, est demeuré latent ou implicite, comme caché à l'intérieur de la totalité du groupe. Comme signe, ce que révèle (*denuncia*) le porte-voix doit être décodé, c'est-à-dire qu'il faut lui enlever son aspect implicite. De cette manière, il est décodé par le groupe — particulièrement par le coordinateur¹⁷ — qui indique la signification de cet aspect [implicite]. Le porte-voix n'a pas conscience d'énoncer quelque chose de la signification groupale qui a cours à ce moment-là, mais plutôt il énonce ou fait quelque chose qu'il vit comme lui étant propre ».

Pichon-Rivière précise alors ce qu'il considère comme son meilleur apport à la théorie des groupes familiaux : « Le sujet qui tombe malade est le porte-voix de l'anxiété, des difficultés de son groupe familial. Dans quel sens ? Le malade, l'aliéné, c'est lui, mais sa maladie, sa conduite déviante est la résultante de l'interaction familiale, de la forme aliénante des relations qu'établissent les membres de ce groupe : c'est pour cela que la maladie de l'un d'entre eux émerge comme conduite déviante » (*op. cit.*, p. 11). De la même manière, *mutatis mutandis*, dans les groupes opérationnels d'apprentissage, « le porte-voix est le membre du groupe qui, en raison de son histoire personnelle, exprime quelque chose qui permet de déchiffrer le processus latent ».

Son rôle est donc fondamental puisqu'il révèle les aspects latents du processus, il est, selon l'expression de Pichon, « l'indicateur » (ou « entremetteur » : *alcahuete*) personnel, il indique la maladie ou la fantaisie inconsciente du groupe¹⁸. Pichon-Rivière propose l'image de la verticalité pour définir l'histoire, les expériences d'un membre du groupe, et l'horizontalité pour désigner ce qui, à un moment donné, constitue « le dénominateur commun de la situation, ce qui est partagé consciemment ou inconsciemment par tous » (*ibid.*, p. 12).

Je me trouve en accord avec la pensée de Pichon sur plusieurs aspects de sa définition : comme lui le *portavoz*, je situe le porte-parole, d'un point de vue topique, au lieu d'articulation du processus individuel et du processus groupal, en leur point nodal ; ils accomplissent l'un et l'autre une fonction métaphorique ou métonymique de représentation. Je suis également sensible à la fonction économique du *portavoz* et du porte-parole : l'un et l'autre sont les supports d'une charge dont se déleste l'ensemble auquel ils appartiennent.

Toutefois, ma conception diffère de celle de Pichon sur quelques points qui me paraissent importants. Le fait que je pense en termes de

porte-parole là où il parle de *portavoz* n'est pas dépourvu de sens. J'ai eu recours à cette notion pour conduire l'analyse du processus associatif dans les ensembles intersubjectifs. Porte-parole est un concept pour traiter la question de la parole : de la façon dont elle est apportée au sujet, de la façon dont il la délègue et s'en décharge, de la façon dont il en est saisi et s'en saisit et en charge ses propres désirs, ses interdits et son refoulement. Le concept que j'ai construit se réfère ainsi d'une manière centrale à une conception du sujet de l'inconscient dans son rapport à la parole qui, d'abord, lui vient de l'autre, de l'autre maternel et de plus-d'un-autre. C'est dans cette mise en perspective que j'ai rencontré le concept proposé par P. Aulagnier (1975) : j'ai aussi insisté davantage sur la relation du sujet qui accomplit pour son propre compte cette fonction et la détermination intersubjective de cette fonction¹⁹.

Il me semble en outre que la conception pichonienne du *portavoz* condense plusieurs fonctions que pour ma part j'ai essayé de distinguer, de spécifier et de regrouper dans le concept général de *fonction phorique*. Une telle fonction rend compte des aspects par lesquels un sujet peut porter et transporter pour un autre, ou pour un ensemble d'autres, des signes, des affects, des objets, bons et mauvais, des idées et des idéaux qui accomplissent non seulement une fonction d'indicateur (topique et sémiotique) du processus intersubjectif groupal, mais aussi une fonction économique et dynamique pour chacun des sujets impliqués dans la réalisation de cette fonction. Une conception du sujet est ici en cause et nous avons vu que mon point de vue diffère de celui de Pichon : je ne dirai pas que le porte-parole, le porte-symptôme ou le porte-rêve, est comme le *portavoz*, la résultante de l'interaction entre les membres du groupe, parce que je n'adopte pas les conséquences d'un postulat interactionniste lorsqu'il aboutit — comme cela me semble être le cas dans la perspective systémique — à l'effacement de la subjectivité du sujet qui n'est que *l'indicateur* ou *l'analyseur* des perturbations du groupe, ou le *révéléateur* du dénominateur commun de la situation. Pichon me paraît trop proche de la notion de patient désigné, même s'il inclut dans sa problématique la notion que c'est bien le *portavoz* qui est *le* malade (et ce n'est pas la même chose que de dire qu'il est *malade*) et même s'il maintient la dialectique latent/manifeste.

La problématique dans laquelle s'inscrit la position et la fonction du porte-parole est pour moi celle du sujet du groupe en tant qu'il est sujet de l'inconscient. Si j'ai eu recours au concept de fonction phorique, c'est essentiellement pour rendre intelligibles certains effets de l'intersubjectivité dans la formation et les processus de l'inconscient : dans les mécanismes qui le produisent, dans les alliances, les pactes et les contrats qui le soutiennent, mais aussi dans les frayages associatifs qui contribuent à ouvrir les voies du retour du refoulé.

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE DE PICHON-RIVIÈRE

Pichon-Rivière a accompli un travail de pionnier, qui a nourri les recherches de ses successeurs en Argentine, dans de nombreux pays d'Amérique latine et dans la diaspora consécutive à l'exil devant la dictature. Certaines dimensions politiques pourraient éclairer son œuvre : son intérêt pour la psychiatrie sociale, pour la formation des adultes, la didactique²⁰, exprime l'homme et le contexte social et politique de cette région de l'Amérique latine.

Ce n'est pas sans raison que son trajet donne progressivement à la psychologie sociale la référence prévalente, comme en témoignent ces lignes écrites en 1972²¹ et qui récapitulent assez bien les principales hypothèses de sa recherche : « La psychologie sociale que nous visons s'inscrit dans une critique de la vie quotidienne. Ce que nous abordons c'est l'homme immergé dans ses relations quotidiennes. Notre conscience de ces relations perd son caractère trivial dans la mesure où l'instrument théorique et sa méthodologie nous permettent de rechercher la genèse des faits sociaux. Nous partageons donc la ligne de pensée ouverte par H. Lefèbvre, qui considère que les sciences sociales trouvent leur réalité dans "la profondeur sans mystères de la vie quotidienne". La psychologie sociale que nous postulons a pour objet d'étude le développement et la transformation d'une relation dialectique qui s'établit entre la structure sociale et la fantaisie inconsciente du sujet, et qui repose sur des relations fondées sur les besoins de celui-ci. Autrement dit, il s'agit de la relation entre la structure sociale et la configuration du monde interne du sujet, relation qui est abordée à travers la notion de *lien*.

Dans notre conception, l'être humain est un être de nécessités ne pouvant être satisfaites que socialement, dans des relations qui le déterminent. Le sujet n'est pas seulement un sujet en relations, c'est aussi un *sujet produit* dans une praxis : il n'est rien chez lui qui ne soit la résultante de l'interaction entre individu, groupes et classes.

Cette relation étant l'objet de la psychologie sociale, le groupe constitue donc le champ opérationnel privilégié de cette discipline, et ceci du fait qu'il permet la recherche du jeu entre le psychosocial (groupe interne) et le sociodynamique (groupe externe) au moyen de l'observation des formes d'interaction, des mécanismes par lesquels les rôles sont adjugés et assumés. Et c'est l'analyse des formes d'interaction qui nous permet d'en établir les hypothèses sur les processus déterminants.

En tant que discipline recherchant l'interaction sous ces deux aspects, intersubjectif (groupe externe) et intrasubjectif (groupe interne), la psychologie sociale est significative, directionnelle et opérationnelle. Elle est orientée vers une praxis, d'où son caractère instrumental et son point de départ : la pratique. La conceptualisation de l'expérience de cette pratique, réalisée à l'aide d'une critique et

une autocritique, constitue la possibilité de feed-back et de correction de la théorie, et ceci au moyen de mécanismes de rectification et ratification qui permettent d'atteindre une objectivité croissante. Il en résulte une marche en spirale synthétisante qui permet d'élaborer une logistique et de bâtir une stratégie. Se servant de la tactique et de la technique, cette stratégie rendra opérationnelles les différentes planifications, et ceci afin que le changement souhaité, qui suppose le plein développement de l'existence humaine par la modification mutuelle de l'homme et de la nature, puisse se réaliser ».

Il apparaît peut-être plus clairement, à travers ce texte, combien certains mots sémantiquement identiques décrivent des démarches et des concepts bien différents, selon l'orientation de nos recherches respectives. Mais comment ne pas être de nouveau sensible, au terme de ce bref parcours, à la tentative commune de proposer des modèles destinés à rendre plus intelligible ce problème encore si obscur et trop vaguement formulé : celui des rapports qu'entretiennent le sujet singulier et l'ensemble intersubjectif qu'il forme avec d'autres, et qui, pour une part, le constitue.

Notes

1. *El proceso grupal. Del psicoanálisis a la psicología social (I)*, puis plus tard, *Teoría del vínculo*.
2. Le lecteur pourra se reporter, dans ce numéro de la revue, à sa « Préface » pour son livre *Le processus grupal. De la psychanalyse à la psychologie sociale*.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. Cf. dans ce numéro, son article « Contributions à la didactique de la psychologie sociale ».
6. Même si quelques textes font la critique de l'innéisme et du déterminisme purement psychique.
7. J'éprouve aussi quelque difficulté à suivre Pichon lorsqu'il affirme que pensée et connaissance ne sont pas à traiter comme des faits individuels, mais comme des productions sociales, au sens du matérialisme historique et dialectique.
8. J'ai exposé ces recherches dans diverses publications, dont ma thèse de doctorat d'Etat en 1974, avant de les publier, en 1976, dans *L'appareil psychique grupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod. Depuis ces recherches initiales, j'ai tenté de mettre à l'épreuve ces hypothèses dans l'analyse des rêves, des identifications et des symptômes, dans l'analyse de la création artistique et dans l'organisation du processus associatif.
9. *Le groupe et le sujet du groupe*, 1993, et *La parole et le lien*, 1994, Paris, Dunod.
10. Cf. ce texte dans ce même numéro de la revue.
11. E. Pichon-Rivière, *Teoría del vínculo*, Buenos-Aires, Ediciones Nueva Visión, 1980, pp. 35-36.
12. *Op. cit.*, chapitre 4.
13. Présentant la pensée de Pichon-Rivière sur la question du sujet, Ana de Quiroga écrit que « dans l'interaction, dont la motivation est fondée par des nécessités réci-

proques, chaque sujet émerge et se constitue en tant que tel. C'est uniquement dans ce contexte d'interrelation, horizon de l'expérience, que le comportement revêt une signification et une intentionnalité » : 1980, « La formation de coordinateurs de groupe à l'Ecole de psychologie sociale de Buenos-Aires. Dr Enrique Pichon-Rivière », communication au Congrès international de psychothérapie de groupe, Copenhague. Voir aussi, « La concepción del sujeto en el pensamiento de Enrique Pichon-Rivière. Fundamentos de una psicología definida como social, 1978, pp. 421-442. Lire aussi, dans ce numéro, l'article de 1985 qui reprend et précise ce texte de 1978.

14. Précisons que cette « psychologie sociale » est, pour Freud, partie intégrante de la psychanalyse ; elle maintient l'hypothèse de l'inconscient et elle inaugure deux espaces psychiques à articuler : celui d'un sujet travaillé par « plus-d'un-autre », celui des effets de l'inconscient dans le groupement de « plus-d'un-autre ». Sur ces développements, voir *Le groupe et le sujet du groupe*.

15. J'ai entrepris d'examiner cette proposition à partir de la fonction co-refoulante de l'autre, mais aussi à partir de la fonction de l'autre dans le frayage des voies du retour du refoulé. Ces propositions forment le fil directeur de mes recherches sur le processus associatif dans les groupes. Cf. *La parole et le lien*, Paris, Dunod, 1994.

16. E. Pichon-Rivière, 1970, « El concepto de portavoz », *Temas de Psicología social*, 2, 1978, pp. 11-20. Voir aussi, dans ce numéro, l'article de R. Jaitin.

17. Il s'agit du coordinateur du groupe opérationnel (R.K.)

18. Les théoriciens français de l'analyse institutionnelle parleraient ici d'analyseur.

19. Ces recherches ont été illustrées de nombreux cas cliniques dans *La parole et le lien* et ma théorie du porte-parole dans *Le groupe et le sujet du groupe*.

20. Les idées et le modèle du groupe opérationnel d'apprentissage de Pichon-Rivière ont été confrontés et associés au modèle pédagogique de Paulo Freire dans le cadre des recherches sur la « pédagogie des opprimés ». Cf. P. Freire et A. de Quiroga (dir. publ.), *El proceso educativo segun Paulo Freire y Enrique Pichon-Rivière*, Buenos-Aires, Ediciones Cinco, 1985.

21. Pichon-Rivière en collaboration avec Ana de Quiroga, « Contributions à la didactique de la psychologie sociale », extraits de l'article publiés dans ce numéro. J'ai donné quelques citations en début de cet article.

Résumé

Bien que des recherches sur un champ homologue aient été conduites indépendamment les unes des autres, il arrive que certains concepts soient communs à leurs utilisateurs respectifs. A propos du groupe interne, du groupe, du sujet, du lien et du porte-voix, l'auteur de cet article tente de préciser en quoi ces concepts diffèrent sur le fond dans les recherches de Pichon-Rivière et dans les siennes lorsqu'ils sont rapportés à la problématique dans laquelle ils prennent leur sens et leur fonction. Ces concepts s'inscrivent dans un trajet qui va de la psychanalyse à la psychologie sociale chez Pichon-Rivière, alors que l'auteur tente d'inscrire dans la psychanalyse ses propres recherches, l'hypothèse de l'inconscient travaillant chacun de ces concepts.